

Texte transmis par FOISE

La nuit va tomber, comme ma vie la journée prend fin. Je suis assis sur le banc le long du mur blanchi de la maison, au-delà des oliviers. Je regarde à l'infini l'immensité turquoise, jusqu'à la *Lybie*.

Il y a quelques mois, elle était assise là tout près de moi, à cette heure nous ne nous parlions plus, chacun savait ce que l'autre pensait, ce qu'il ressentait à ce moment du jour, ses mains nouvelles brûlées par le soleil, ses yeux plissés et rieurs, merveilleux reflets de notre vie, de nos bonheurs et de nos tristesses. Dans son tablier noir, souvent elle cassait des noix, elle ne pouvait rester sans rien faire

« Comment fais-tu, *Panaïoti*, tu n'as rien à faire ! » me disait-elle souvent,

Je ne l'ai pas vu vieillir, je ne l'ai pas vu partir non plus. Nous étions si jeunes à l'intérieur que parfois, c'en était une souffrance. Je ne lui ai jamais dit mais elle savait, mes impatiences la faisaient sourire en coin.

Les jours ne me pèsent pas depuis son départ. Je m'assois toujours au même endroit, près du pot de fleur qu'elle avait repeint en bleu, comme si je la retrouvais. Les marches de la terrasse qui surplombent les oliviers ont été blanchies, il n'y a rien d'autre qu'un vieil évier et ce banc, et en face : le rêve, l'inconnu, l'avenir et le passé aussi, à perte de vue...

Dans mes mains dansent les perles du *komboloï*, elles tournent entre mes doigts, dessus, dessous dans un sens puis dans l'autre et caressent la paume de ma main, les perles cuivrées me calment en quelques secondes et je suis apaisé comme lorsque je reviens de chanter les psaumes du soir à la chapelle orthodoxe en bas du village. Là, assis sur ma chaise haute, alors que les femmes sont toutes rabougries sur leur petite chaise de bois, j'officie depuis ma jeunesse avec assurance et orgueil : d'une voix forte et monocorde je récite le grec ancien appris au monastère de *Toplou*, proche d'ici, tandis que mon ami le pope célèbre en silence dans son iconostase, derrière le mur d'icônes et de chandeliers.

Tout à coup dans mes mains, le passe-temps usé s'agite, depuis une semaine, une très jeune femme blonde dont le regard ne me quitte guère, se tient assise près des cierges allumés, un foulard noué sur sa chevelure exubérante. Elle ne baisse pas les yeux lorsque je me retourne vers elle...elle doit faire partie de l'équipe anglaise d'archéologues qui a débarqué il y a quelques temps déjà et qui donne de l'animation au village. Ils ont repris les fouilles près de la plage et remuent la terre sablonneuse toute la journée, sous leur chapeau de paille, ils parlent et rient.

Tout le village de *Palekastro* vit à leur rythme. Tout le monde s'active lorsque l'équipe remonte le soir par le sentier caillouteux. Ils logent tous dans les maisons du village et mangent dans la seule taverne, *l'Anatoli* chez Maria. Depuis la découverte, au début du siècle dernier, de vestiges de la civilisation minoenne, ils viennent nombreux, plein d'espoirs et de rêves, chercher l'objet rare ou la découverte inestimable dans le sable devenu noir après l'explosion du volcan de *Théra* (petite île de l'archipel de *Santorin*) plus de 1500 ans avant JC. Le tsunami qui s'ensuivit changea l'île à jamais. Les Dieux de la mythologie *Zeus et Minos* restent cependant pour tous les étrangers le plus grand mystère de notre île.

Je me souviens d'une autre jeune femme blonde, il y a bien longtemps...

Je n'avais pas vingt ans, je suis parti à Boston d'abord, retrouvé des lointains cousins et un travail qu'ils m'avaient trouvé. J'avais soif comme tous les insulaires de parcourir le monde, la *Crète* me paraissait si petite, je suis revenu en conquérant quelques mois plus tard, fier et indépendant. L'année suivante avec *Yannis* mon vieil ami pêcheur, nous sommes partis à Paris pour y vivre comme il disait, nous avons rencontré des jeunes étudiants insouciantes et gais et sortions beaucoup le soir. J'avais trouvé un emploi de serveur dans un restaurant grecque à St Germain et là j'ai rencontré une jeune femme blonde, si chic et si menue, elle venait souvent avec une amie, elles étaient très jeunes, elle me regardait en riant et je n'eus pas de mal à lui fixer un rendez-vous. Nous allions souvent à *Montmartre* manger des endives. Oh ! Le goût des endives, je n'en ai jamais mangé depuis...

Cet hiver-là, elle avait une jupe de tweed noir et blanc, et des talons vertigineux qu'elle enlevait pour monter les marches du sacré-cœur en riant, souvent, j'allais l'attendre rue *Cambon*, elle travaillait comme petites mains chez *Chanel*. Un jour je suis monté avec elle dans sa chambre sous les toits de Paris, elle avait invité des amis et nous avons ri et bu toute la nuit...J'avais préparé une moussaka et elle se léchait les doigts en me regardant de ses yeux clairs...

Les souvenirs m'assaillent et me reviennent si clairs et si limpides, j'ai quitté la capitale française rapidement cet hiver là car mon père venait de mourir et je ne suis plus revenu....

Cela me donne si chaud tout à coup, son visage me revient au-delà de la mer *Egée* et me trouble. *Le komboloï* atterrit dans ma poche, je suis debout, je vais préparer mon repas. Mes yeux sont fatigués, cette luminosité fatigue le vieillard que je suis devenu, je distingue à peine au dessus de mon lit l'inscription du poète grec *Katzantzaki* :

« Je n'espère rien,
je n'ai peur de rien,
je suis libre »

J'ai si souvent lancé ces mots comme un étendard, pour me prouver que j'étais libre, libre de vivre et d'aimer, libre de travailler comme je le fais encore avec mon vieil âne le matin au lever du jour ou de ne rien faire et regarder la mer...J'ai aimé une femme honnête et douce toute ma vie, nous avons cultivé l'amour et l'amitié comme le jardin sans nous poser de questions. Le fils que nous attendions n'est jamais venu.

A chaque fois que Maria, ma voisine, reçoit des touristes ou des archéologues, je suis attiré et je m'installe au bar...je regarde et j'écoute, les mots anglais et français me font tressaillir, je cherche, je souris tout seul, parfois les femmes se tournent vers moi, mes yeux bleus délavés les ont toujours attirées, autrefois j'en jouai beaucoup et je ne les baissai pas, comme la jeune femme assise à la grande table au fond de la salle. Comme hier au repas, elle a mis une robe et ses cheveux épais sont attachés, elle rit beaucoup, s'amuse et me cherche du regard, comme si j'avais vingt ans, je rougis...Hier soir, elle est venue vers moi et m'a salué de son regard clair et a murmuré des mots en français que je n'ai pas compris, j'y ai pensé toute la nuit...puis elle est partie en faisant danser sa jupe large autour d'elle, elle était gaie et sérieuse en même temps, son regard m'a troublé.

Je me suis retourné plusieurs fois dans mon lit, avant de trouver le sommeil et en me réveillant au petit matin, ma première pensée est allée vers elle et ce qu'elle m'avait dit.

Les militaires d'*Itanos* à l'est de l'île, sont venus se joindre au groupe, c'est la fête du romarin et ils vont danser toute la nuit sur la place, ils ont mis leur uniforme blanc pour danser le *sirtaki*. Ils sont fiers d'être là surtout que cette année il y a du monde, deux couples de touristes assez jeunes s'amuse à la table des archéologues, ils ont pris le soleil aujourd'hui, les jeunes femmes ont la peau rougie, les yeux brillants. Ils boivent, trinquent et s'amuse comme des fous, il y a beaucoup de bruit, comme moi les anciens du village se distraient volontiers de ce spectacle ordinaire. Maria et Crisulla sa fille s'activent derrière le bar, dans le coin cuisine, Nectario le jeune fils sert à boire alors que son père joue aux cartes dans la salle avec ses copains. La jeune femme blonde se retourne régulièrement et croise mon regard, elle sait que je ne la quitte pas des yeux, que je ne peux faire autrement. Depuis une semaine elle occupe mon esprit, cet après midi sur le terre-plein près de la plage alors que les archéologues avaient organisé un match de foot avec les gens du pays, elle distribuait de l'eau aux joueurs, en short les cheveux lâchés, elle renvoya avec force le ballon lorsqu'il vint vers elle, surprise de me voir elle sembla tout à coup perdue. Je vis dans ses yeux comme une panique soudaine, Puis elle se reprit et tout en discutant avec un jeune garçon blond qui mangeait une glace, elle jeta son regard vers moi. Quand sur le chemin de retour, je me suis retourné, je la vis en contrebas : les bras le long du corps, grande, mince, elle me regardait, en attente...

Aujourd'hui là ce soir, quelque chose pourrait se passer, quelque chose d'important. Un événement qui inverserait le cours de ma vie, un point de disjonction, une césure. Aujourd'hui je le sens, ma vie a basculé, je suis toujours le même et pourtant je ressens au fond de moi ce que je suis vraiment, un être sensible parfois si triste...

Tout à coup la jeune femme est là devant moi, sur ses joues rosies de minuscules taches rousses, d'une main elle me tend un papier froissé où sont inscrits en grec les mots de *Katzantzaki*, ceux là même inscrits au-dessus de mon lit, elle sourit de mon étonnement, et de l'autre main me tend une photo jaunie, mon vieux cœur bat si fort que je recule le long du comptoir pour m'appuyer. Elle me retient et d'un geste ferme me dirige vers la porte, nous sommes sur ma terrasse là juste à côté de la taverne, je ne vois pas bien la photo sans mes lunettes mais je n'ai pas de mal à reconnaître le sacré-cœur.

«C'est ma grand-mère là » dit-elle dans un souffle.

Au fond de ses yeux, dans son sourire si grave et si tendre, je réalise soudain : le jeune homme sur la photo près de la femme, sa grand-mère, c'est moi...

D'une voix assurée et tendre, elle murmure : « Panaïoti ! vous êtes mon grand-père ! »

FIN